

Barbara Cassin  
de l'Académie française

# L'Odyssée

au

Un roman  
graphique

# Louvre



Flammarion

LOUVRE

La Chaire du Louvre

Barbara Cassin, médaille d'or du CNRS et membre de l'Académie française, est philologue et philosophe. Spécialiste de philosophie grecque, elle travaille sur ce que peuvent les mots.



# L'*Odyssée* au Louvre

*L'Odyssée*

un roman

Barbara Cassin

de l'Académie française

au Louvre,

graphique

LOUVRE

Flammarion

Le musée du Louvre propose un rendez-vous annuel consacré à la recherche en archéologie, en histoire des arts et de la culture. Chaque année, une figure de renom présente à l'Auditorium une synthèse inédite sur un sujet original, qui permet des rapprochements transdisciplinaires entre des œuvres du monde entier. La Chaire du Louvre entend ainsi favoriser un moment de créativité et de transmission qui nourrisse une réflexion sur les œuvres d'art et leur signification dans les sociétés actuelles.

Cet ouvrage fait suite au cycle de conférences la Chaire du Louvre. Cinq conférences données par Barbara Cassin à Paris, Auditorium du musée du Louvre, du 27 novembre au 11 décembre 2023, ayant bénéficié du soutien de M. Henri Schiller, mécène du musée du Louvre et fondateur du cycle de conférences la Chaire du Louvre.

L'intégralité de la Chaire du Louvre est disponible sur le site du musée du Louvre en flashant le QR-code suivant : [louvre.fr/louvreplus/la-chaire-du-louvre](https://louvre.fr/louvreplus/la-chaire-du-louvre)



## Pierre Giner

### Direction artistique

#### Note au lecteur

Au fil des conférences s'est dessiné un roman graphique d'un genre un peu particulier, enjambant les siècles. Des œuvres antiques mais aussi leurs échos modernes et contemporains figurent en ouverture des épisodes et en marge du texte continu. Un roman graphique de l'Antiquité, constitué des seules œuvres grecques, prend forme en fin d'ouvrage.

B. C.

À  
*François*  
*Lissarrague*

# Préface

Quand nous l'avons invitée à être titulaire de la Chaire du Louvre pour l'année 2023, à concevoir la recherche et la publication qui en sont le corollaire, Barbara Cassin a décidé de venir au musée en visiteuse, d'assumer le regard émerveillé, stupéfait, de qui découvre, chaque fois de nouveau, les collections – et se découvre soi-même. Elle a fait de cette découverte le motif même de ses leçons : comment les œuvres d'art nous changent-elles, et qui sommes-nous, qui les vivons ?

Le moment où sa recherche s'est cristallisée, au printemps 2023, était celui de la réouverture de la galerie Campana, rendue à sa splendeur, avec une nouvelle présentation des vases grecs de cette collection, l'une des plus belles au monde. Ces céramiques ont parlé à son âme d'helléniste, et elle y a trouvé la matière d'une certitude qu'elle avait toujours eue : les images peintes sur ces vases étaient la première forme d'un récit narratif et littéraire à la fois, un « roman graphique » avant l'heure. Et la clé de ce roman graphique, c'était le personnage d'Ulysse, dont l'« identité » d'homme, multiple, poreuse, résonnait comme en écho à travers toute la galerie.

Alors, dans l'esprit de Barbara Cassin, tout s'est noué, en rhapsode qu'elle est : la galerie Campana, avec ses images peintes sur vases, Ulysse, avec sa façon exemplaire d'être humain, le musée du Louvre, en dialogue avec les autres musées. Les images, les textes, les sensations s'unissaient pour faire l'objet

d'une expérimentation. Elle pouvait ainsi assumer sa propre destinée : celle d'une philologue, philosophe, écrivaine, conversant avec l'art.

Lors de nos premières conversations, elle nous avait assuré vouloir que cette chaire invente son propre code. Ce livre en est l'illustration parfaite : résultat de décennies de vie avec les textes, d'une fréquentation intime du musée, de sensations personnelles de la poésie – c'est d'ailleurs dans les salles du Louvre qu'elle a tenu à ce que lui soit remise son épée d'académicienne. Travaillant avec la plus grande précision pour que cet ouvrage soit le plus parfait possible, elle s'est également ouverte à d'autres voix et regards : celui de l'artiste Pierre Giner, qui a conçu le dispositif visuel des conférences et du livre ; celui de nos équipes de conservation, qui interviennent dans le fil de son propos, avec leur expertise.

Cet ouvrage, comme l'aventure muséale dans son ensemble, rappelle que l'individualité ne nie pas le collectif, que c'est dans le tissage de leurs fils que se vit une expérience particulièrement puissante. Merci à Barbara Cassin de souligner ici combien le musée, comme l'*Odyssée*, est une rhapsodie, traversée par la poésie de l'aventure humaine.

Laurence des Cars

Présidente-directrice du musée du Louvre

# Sommaire

## Prologue

|                                   |    |
|-----------------------------------|----|
| Homère est un jugement esthétique | 12 |
|-----------------------------------|----|

## Premier épisode

|              |    |
|--------------|----|
| Être mortel  | 28 |
| — Calypso    | 29 |
| — Les Enfers | 38 |

## Deuxième épisode

|                                                       |    |
|-------------------------------------------------------|----|
| Avoir un nom                                          | 48 |
| — Le Cyclope                                          | 49 |
| Grégoire Nicolet – Humbaba, une approche diachronique | 54 |
| Anne Coulié – Une géographie des images               | 62 |
| — L'invention du signifiant                           | 68 |

## Troisième épisode

|                                   |     |
|-----------------------------------|-----|
| Être soi-même                     | 84  |
| — Les Sirènes : Ulysse / l'Être   | 85  |
| — La voix : Hélène en toute femme | 106 |

|                                                  |         |
|--------------------------------------------------|---------|
| Quatrième épisode                                |         |
| Parler                                           | 114     |
| — Circé : langue des hommes,<br>langue des dieux | 115     |
| Françoise Barbe – Une majolique de Xanto         | 126     |
| — Nausicaa : l'invention<br>du performatif       | 132     |
| Cinquième épisode                                |         |
| Être reconnu                                     | 142     |
| — Pénélope                                       | 143     |
| — L'extrême ailleurs                             | 166     |
| Épilogue                                         |         |
| Qui est Ulysse ?                                 | 176     |
| <br>Le roman graphique de l'Antiquité            | <br>188 |
| <br><b>Compléments</b>                           |         |
| Glossaire                                        | 254     |
| Table des illustrations                          | 258     |
| Remerciements                                    | 262     |

# En



Barbara Cassin dans la galerie Campana, 2023

Charles Giraud, *Musée Napoléon III, salle des terres cuites au Louvre*,  
dit aussi *La Galerie Campana*, 1866, huile sur toile, Paris, musée du Louvre, RF 2842

# visiteuse



Prologue

# Homère est un

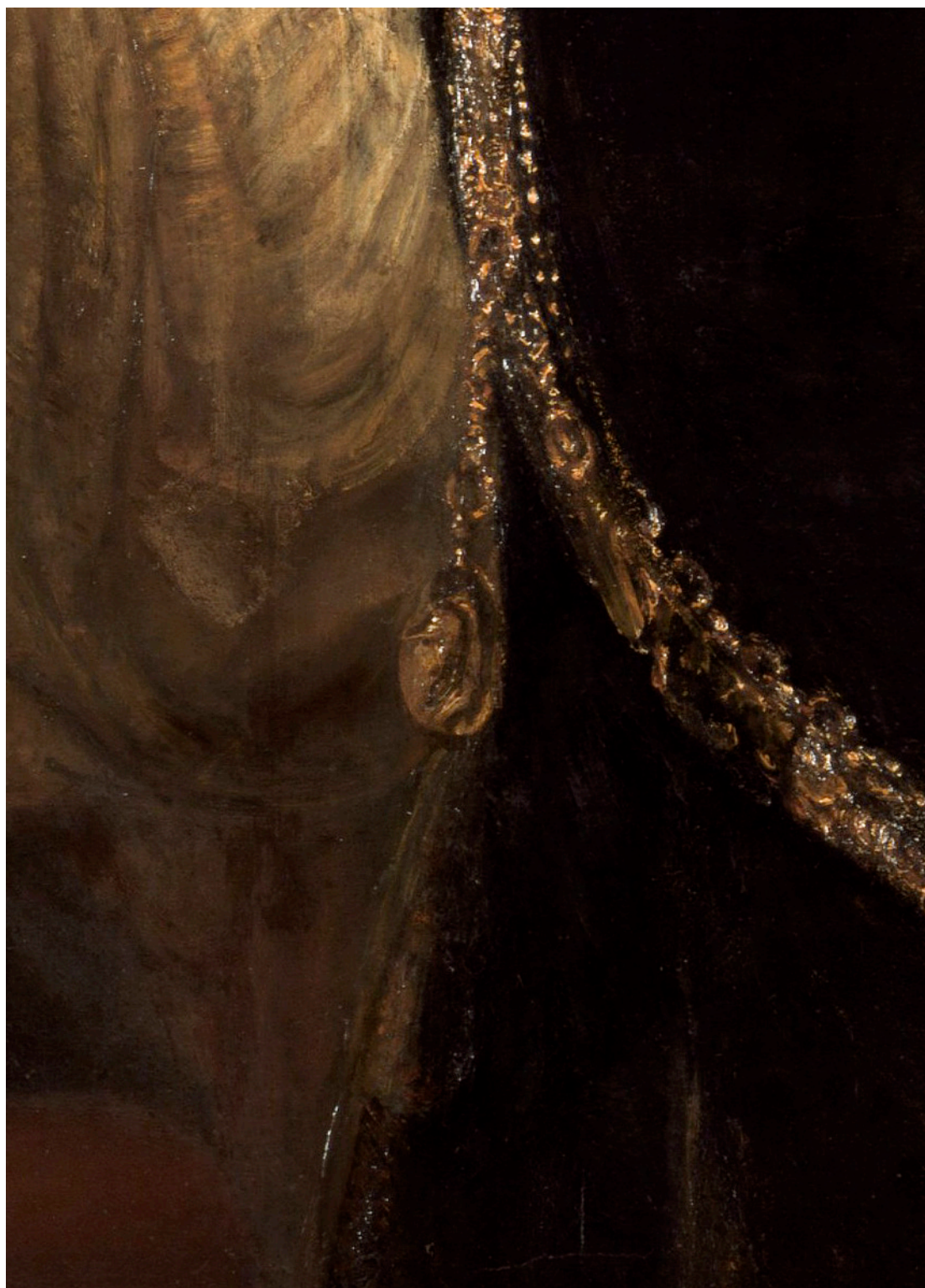
jugement  
esthétique



Marc Chagall, *Frontispice de l'Odyssée d'Homère*, 1974, lithographie en couleurs, Nice, Musée national Marc-Chagall, inv. 61.198



Rembrandt, *Aristote contemplant le buste d'Homère*, 1653, huile sur toile, New York, The Metropolitan Museum of Art, inv. M.749



Rembrandt, *Aristote contemplant le buste d'Homère*, détail : Alexandre en médaillon

## Mettre sous les yeux

Aristote, le philosophe des philosophes, caresse le buste d'Homère, le poète des poètes, avec, suspendue à une chaîne d'or, l'effigie d'Alexandre son élève, l'empereur des empereurs. Poésie, philosophie, politique : toute la Grèce. Le philosophe caresse le crâne d'Homère. Il a la maîtrise du jeu.

Chagall mue Rembrandt en esquisse hésitante, le peintre à pinceaux caresse plutôt la forme et la matière, bouche bée, il a tout son monde autour de lui. Homère regardait vers Aristote, dont le regard intérieur et ridé voit quelque chose comme l'être, l'Homère de Chagall tourne ou détourne la tête.

J'envisage, moi, Homère en philosophe, à partir de la philosophie (je suis philosophe) et comme si c'était un philosophe, en lui posant des questions de philosophe et en entendant philosophiquement ses réponses. Mais je regarde ce qu'Homère « met sous les yeux », *pro ommatôn*, comme on le dit en rhétorique des bonnes descriptions, les images qui sont là sur les vases et qui n'ont pas vraiment cessé de façonner notre monde.

## Le *kairos* de la galerie Campana

Tenir cette chaire du Louvre fut pour moi une découverte et un plaisir. Une découverte parce que, n'étant ni conservatrice ni historienne de l'art, j'ai tout à apprendre en la matière. M'avaient immédiatement précédée Neil MacGregor, grand directeur de musée, puis Pierre Singaravélou, historien et historien de l'art. Or moi, je viens tout simplement en visiteuse, en amateur, à partir de mon trajet de philologue, de philosophe, d'helléniste.

Cette découverte est un plaisir, parce que, comme l'écrit Aristote au début de ce qu'on appelle sa *Métaphysique*, « Tous les hommes désirent naturellement savoir. Un signe en est le plaisir pris aux sensations. Elles plaisent en elles-mêmes, à part du besoin, et surtout celles qui viennent des yeux <sup>1</sup>. » Abordant le Louvre en visiteuse, je me suis donc laissée aller au plaisir de la visite.

Mais pas n'importe quand : c'était à l'occasion – le grec dit *kairos*, « moment opportun » – de la refonte et de la réouverture de la galerie Campana <sup>2</sup>. Un mot sur le sulfureux Campana : il faut savoir que Giampietro Campana, marquis de Cavelli, était un grand bourgeois romain, banquier, qui dirigea après son père et son grand-

1. Aristote, *Métaphysique*, I, 1, 980a2.

2. Sous l'égide d'Anne Coulié, qui m'a guidée tout au long de cette aventure : voir *L'Univers du vase grec au musée du Louvre*, Paris, musée du Louvre, 2023.

père le Mont-de-Piété à Rome. Entre 1830 et 1850, il a transformé sa villa-palais-appartement-siège du Mont-de-Piété en musée de renommée internationale, présentant des objets provenant des fouilles archéologiques qu'il commanditait, mais aussi des primitifs italiens ou des majoliques de la Renaissance. Or il fut condamné à vingt ans de prison pour péculat, vol des deniers publics. La peine fut commuée en exil, mais sa collection fut dispersée. Elle est revenue ici, en France, grâce à Napoléon III qui l'a en grande partie rachetée. Pierre Singaravélou nous parle de 11 835 objets en 1861, qui constituèrent en 1863 le « musée Campana », l'une des composantes du Louvre d'aujourd'hui. Le Louvre possède encore 1 300 de ces œuvres, et présente sur les neuf salles de la galerie Campana une collection de 300 vases, datés du VIII<sup>e</sup> siècle au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.

### **Des performances : un musée, comme une langue...**

Dans ma naïveté de philosophe, je peux croire que conspirent tout naturellement les deux sens du mot « exposer » : faire un exposé, rendre présent par la parole, et exposer des objets en les montrant, faire une exposition. Il y va de l'essence même de la rhétorique, qui n'est pas simplement une manière de dire le monde, mais une manière de le faire advenir.

Voilà pourquoi Aristote caresse le buste d'Homère : « Je dis que les mots mettent sous les yeux (*pro ommatôn*) les choses chaque fois qu'ils les signifient en acte (*hosa energounta sêmainei*)<sup>3</sup>. » Homère est en effet celui qui par excellence ne se contente pas d'imiter, de représenter, mais celui qui met en acte les mots, fait agir – *eisagei* – ce dont il parle : bref, c'est un poète, qui « fait », *poiei*, il opère, fabrique, crée un monde. Il fait passer du non-être à l'être, de la puissance à l'acte. C'est d'ailleurs cette performance épique qui fait de lui « le père des sophistes<sup>4</sup> », maîtres du discours efficace.

L'ambition que je caresse à mon tour, c'est de faire, moins des conférences, des *lectures* à l'anglo-saxonne, que des performances. Or les performances, ça ne se fait pas seule. Celles-ci en particulier se feront toutes avec Pierre Giner, maître des images. Certaines se feront avec des conservateurs du Louvre, d'autres avec des aèdes ou des chanteurs.

En somme, je voudrais contribuer à ce que ce musée extraordinaire, le nôtre, devienne plus proche encore de ce qu'était le Musée, cette colline

3. Aristote, *Rhétorique*, 1511b 24s.

4. Philostrate, *Vies des sophistes*, 620.

en Piérie ou sur l'Hélicon, près de l'Olympe neigeux, où dansent les Muses, ces neuf filles de même souffle, filles de Zeus et de Mémoire, aux neuf noms magnifiques correspondant aux neuf arts – de l'histoire à l'astronomie, à la danse, à la tragédie, et à tous les genres de poésie. Plus proche aussi du Mouseion d'Alexandrie, un palais et une bibliothèque où interagissaient l'art, la recherche, les sciences, les techniques, la philosophie. Bref, un lieu simultanément de mémoire et d'invention, comme naturellement pluridisciplinaire – ce que le Louvre n'a cessé d'être, et ce qu'il est de plus en plus.

Mais un musée, comme une langue, n'existe que parce qu'il y en a d'autres. La porosité entre les départements au sein d'un musée a son analogue au-dehors. De même qu'il faut « plus d'une langue » pour qu'il y ait des « langues », et que l'on prenne soi-même conscience que c'est une langue que l'on parle, de même il faut sans aucun doute aujourd'hui plus d'un musée pour être soi-même un « musée », musée parce qu'en rapport avec d'autres musées.

C'est là que se situe la grande différence avec l'Antiquité : la langue grecque était *logos* – soit en latin : *ratio* et *oratio*, à la fois « langage » et « raison » – non moins que grec, langue grecque, singulière par son universalité même. Dès lors, ceux qui ne parlaient pas grec étaient par définition des « barbares », désignés par une onomatopée comme « bla-bla-bla ». Mais étaient-ils vraiment des hommes, des « vivants doués de *logos* », satisfaisant à la définition aristotélicienne ? Et si oui, étaient-ils vraiment des hommes comme « nous » ?

Par différence avec le Mouseion, ce musée unique, dans tous les sens du terme, fondé par Ptolémée Sôter vers 280 av. J.-C., le Louvre est un musée entre autres, comme une langue, le français par exemple, est une langue entre autres. Il faut plus d'une langue et plus d'un musée pour que musée et langue il y ait, chacune et chacun avec son « génie » propre, son histoire, sa culture, ses pratiques – des singularités en interaction. J'ai donc choisi de me promener, non seulement partout à l'intérieur du Louvre, dans les autres départements, là où la galerie Campana me conduira ; mais aussi partout à l'extérieur, dans les musées du monde. Ce sera une promenade dans l'espace et dans le temps.

## L'*Odyssée*, un roman graphique ?

J'aime les textes grecs et j'aime les dessins des vases, les images tracées sur les céramiques. Je me suis toujours demandé comment les textes et les dessins vibraient ensemble, comment ils riment. Quel est le rapport entre la beauté des textes et la beauté des images ? Et comment cela construit-il la Grèce qui nous est parvenue ?

D'où l'idée d'explorer l'*Odyssée* comme un roman graphique. Non pas en illustrant le texte pour en redessiner les moments, sous la forme d'un roman graphique contemporain, voire d'une bande dessinée, mais en faisant résonner – contraster, corroborer, décaler, dialoguer – ce que montrent les céramiques et ce que disent les textes. Sans restriction aucune, laissant l'initiative à la galerie Campana, en parcourant le Louvre, en allant voir ailleurs, dans d'autres collections, dans d'autres musées, faisant flèche de tout bois pour articuler ce que je lis et ce que je vois.

J'ai choisi de déployer un texte continu atteint, comme furent les conférences, par les images qu'il appelle pour moi dans un temps hors du temps, afin d'aboutir à cette galerie d'œuvres antiques qui fabrique le roman graphique de l'*Odyssée*. Pour encadrer cette tentative d'une audace et d'une naïveté désarmantes, je me place sous l'égide de cette phrase de Nietzsche :

« Faire d'Homère l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* relève du jugement esthétique <sup>5</sup>. »

Que j'entends radicalement : Homère *est* un jugement esthétique. D'où cette idée de roman graphique. Qu'est-ce à dire : Homère est un jugement esthétique ? Cela veut dire, très simplement et très méchamment, donc à la Nietzsche, que :

### 1. Homère n'existe pas

De fait, Homère n'existe pas. Il faut mettre des guillemets : « Homère », c'est le nom qu'on a posé sur la longue tradition orale qui a fabriqué l'*Iliade* et l'*Odyssée*, le nom propre de la culture grecque. Comme le dit Jacqueline de Romilly avec un humour tout philologique : « Il est peut-être né à Smyrne. Il a probablement séjourné à Chios. La tradition le disait aveugle. Enfin, c'est tout ce qu'on sait de lui. » Le poète « Homère »

5. Friedrich Nietzsche, *Homère et la philologie classique*.

est aveugle parce qu'il a un œil de trop ou parce qu'il est voyant. Il voit et fait voir le grec et les Grecs : il est la Grèce. Mais Homère n'existe pas.

## 2. Il n'y a pas de texte original de l'*Odyssée*

L'*Illiade* et l'*Odyssée* sont le fruit d'une tradition orale, dont l'édition, c'est-à-dire le passage à l'écriture, dépend de l'arrêt, des arrêts et décisions, de traditions savantes qui depuis les Alexandrins fixent le texte, se succèdent, se superposent, se font la guerre, coupent, rectifient le plan, éditent et rééditent – sport qui se pratique encore à l'époque de Nietzsche et que l'on connaît sous la belle expression de « querelle homérique »... Pour faire toucher cela du doigt, il suffit du témoignage de Lucien de Samosate qui raconte, dans son *Histoire véritable* datée du 1<sup>er</sup> siècle apr. J.-C., avoir rencontré Homère aux Enfers : « J'ai demandé à Homère s'il était l'auteur des vers athétésés [coupés comme inauthentiques], et il les a revendiqués tous sans exception <sup>6</sup>. »

Homère rend fous les philologues et les traducteurs.

Le plan de l'*Odyssée* est un plan incroyablement complexe. On appelle cela une « composition en anneaux », mais qu'est-ce à dire ? Comme un serpent ? Comme le temps cyclique ? Cela implique en tout cas que le sujet de l'énonciation est sans cesse feuilleté, que l'on ne sait jamais qui parle. Enfin si, on le sait. C'est la Muse. Non, c'est Homère. Non, c'est Ulysse. Oui, c'est souvent Ulysse, quand il fait le récit de ces aventures, mais pas toujours. Cela bouge tout le temps.

Nietzsche, toujours lui, le dit : « Ceux qui cherchent le plan original et complet de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* recherchent un fantôme. » Pas la peine de s'inquiéter. On peut prendre l'anneau par là où on veut, mais il faut comprendre à quel point ce genre de choses affole les philologues, race à laquelle nous appartenons lui et moi, puisque notre premier travail consiste à établir de manière fiable un texte dit *princeps* qui pourra servir de base à l'interprétation.

Si vous lisez l'*Odyssée* dans la collection Guillaume Budé publiée aux Belles Lettres, magnifique édition bilingue éditée et traduite par Victor Bérard, vous comprendrez où mène cette folie. Bérard essaie de trouver le vrai plan, comme il essaie de trouver la vraie géographie du trajet d'Ulysse, affrétant un bateau pour identifier les lieux, en positiviste mais non sans poésie. Quand on ouvre cette édition, on comprend qu'on ne comprend rien. Il déplace pour reclasser logiquement les épisodes

6. Lucien de Samosate, *Histoire véritable*.

du récit, enlever ce qu'il juge être des doublons, revenir à un texte original enfin digne d'Homère.

Mais en scientifique intègre, il n'efface aucune trace, et l'ouvrage enfle avec les mêmes épisodes et les mêmes vers plusieurs fois, à leur fausse et à leur vraie place, qu'il s'attache à justifier. C'est pourquoi le conseil que je donne au non-helléniste est de prendre l'édition en Livre de poche, reconstruite sans fantômes par Paul Demont. Elle conserve la traduction de Bérard<sup>7</sup>, qui a pour moi le charme de la première découverte, une quintessence d'*Odyssée* au prisme des années 1930, une bouffée de parfum éternel comme Chanel N°5. Mais cette traduction, qui peut se lire bien et à haute voix, n'est pas la seule, et certes n'est pas la mienne. J'en proposerai parfois une autre, beaucoup d'autres, plus d'une en tout cas, pour tenter de faire entendre le grec entre les gouttes. Car c'est aussi mon ambition : vous faire goûter du grec.

### 3. Enfin, personne, jamais, n'a parlé la langue d'Homère

C'est une langue très singulière qui est faite de dialectes différents, avec des licences poétiques et des inventions terminologiques pour permettre le fonctionnement en vers, ces hexamètres composés de dactyles, longue-brève-brève comme les phalanges d'un « doigt », et de spondées (longue-longue). Une langue faite pour graver l'oral dans la mémoire. Cette tradition orale, elle s'est fixée, mettons en même temps que la Bible, vers le VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Mais elle n'a pas été dictée par Dieu. Elle a été dictée par la Muse.

Pas de poète, pas de texte, pas de langue : Homère est un jugement esthétique. On est libre quand on lit Homère.

## Tout commence avec la Muse

Tout commence avec la Muse. Dans le paganisme, ce n'est pas Dieu qui dicte, c'est la Muse. Ici, elle tient un *volumen*. Et, sur scène, grâce à la générosité d'un prêteur, collectionneur et mécène, on peut voir une « œuvre en scène<sup>8</sup> » : un jeune homme qui lit ; il lit ce que la Muse a dicté à Homère. Non pas l'*Odyssée*, mais l'*Hymne à Hermès*. L'inscription, elle aussi, est lisible : en grec *Hermèn aeidô*, « je chante Hermès », premier vers de l'hymne homérique à Hermès. Car ce jeune homme, il apprend

7. Si je cite une traduction entre guillemets sans nom de traducteur, ce sera la mienne, mais il m'arrive, en l'indiquant, de conserver celle de Bérard, plus ou moins modifiée par moi.

8. C'est une singularité audacieuse du Louvre que de permettre de montrer et de commenter sur scène, en présence réelle, une œuvre, hors de sa place assignée à l'intérieur du musée.

à lire, comme tous les Grecs, dans Homère. Les enfants de l'Antiquité apprennent leurs lettres, leurs *grammata*, dans Homère : c'est leur premier apprentissage et le début de leur « éducation », c'est-à-dire aussi de leur « culture », les deux se disant du même mot *paideia*, sur *païs*, « enfant ». « Homère » est le nom propre de la culture grecque, répandue dans l'œkoumène, l'ensemble du monde habité. Dion de Pruse le confirme dans son *Traité sur Homère* : « Tout le monde ne voit pas le même ciel. Mais même les Indiens connaissent Homère. »

Homère est aussi sous tous les textes, et je vous le prouverai bientôt textes en main, l'*Odyssée* dans une main et, dans l'autre, *Sur la nature ou sur l'étant*, le poème de Parménide, premier grand philosophe présocratique, au <sup>v</sup> siècle av. J.-C. Car la culture grecque est un palimpseste, un texte de textes, et sous tous les textes, il y a : « Homère ». Borges a raison : « La forme moderne du fantastique, c'est l'érudition. »

Platon, avec beaucoup d'ironie, décrit la manière dont « Homère », la culture donc, se répand et se diffuse dans son dialogue *l'Ion*. Ion est le nom d'un aède, immense spécialiste d'Homère, qui donne son titre à l'œuvre. L'aède explique la force de l'« enthousiasme », la manière dont un dieu « vient au-dedans » et vous saisit, en la comparant à la force magnétique d'un aimant. « On voit parfois une très longue chaîne d'anneaux de fer suspendus les uns aux autres. Et pour tous, c'est de cette pierre magnétique que dépend leur force. De même la Muse fait par elle-même des inspirés, et traversant ces inspirés est suspendue une file d'autres enthousiastes. » « Le premier anneau, c'est le poète lui-même » – Homère. « Celui du milieu, c'est le rhapsode, l'acteur » – Ion. L'auditeur, « le spectateur est le dernier anneau » – moi, vous. Et la divinité, à travers le poète et le rhapsode, « attire l'âme des hommes où elle veut ».

Ajoutons que « tel poète se rattache à une Muse, tel autre à une autre » : il n'y a, avec les poètes et leurs suspendus, que des enthousiasmes monotones et spécialisés. L'ironie platonicienne tient à ce que Ion, enthousiasmant quand il s'agit d'Homère, admet qu'il ne sait rien transmettre d'autre. Mais puisque « la plupart des poètes, c'est d'Homère qu'ils dépendent <sup>9</sup> », il aime à lui seul finalement presque tout. Vous entrevoyez le contour du monde dans lequel je voudrais vous entraîner.



9. *Ion*, 535e-536.

## Un monde païen

Un mot pour le dire : le mot grec *kosmos*. On le traduit par « monde », mais le terme signifie aussi « parure ». Il y va autant de la cosmétique que de la cosmologie. Si j'avais à le traduire vraiment, je dirais comme Baudelaire « ordre et beauté ». C'est dans ce monde, le monde païen, un monde que nous ne connaissons plus, que je veux vous introduire, avec encore une phrase de Nietzsche : « Cela fait une différence, que ce soit Homère ou la Bible ou la science qui tyrannise les hommes <sup>10</sup>. »

Homère, c'est l'Antiquité, la Bible, c'est le monde chrétien. Et aujourd'hui nous serions plutôt tyrannisés par la science. Qu'est-ce qu'un monde païen, le monde d'Homère ? Si j'avais à le définir à l'emporte-pièce d'une phrase, je dirais que dans ce monde-là, celui qui arrive en face peut être un dieu. Dans l'*Odyssée*, celui qui arrive en face est parfois Hermès, le plus souvent Athéna : c'est bien elle qui arrive en face, comme un jeune garçon, comme une vieille femme, et, oui comme Athéna, reconnaissable entre toutes. Hors monothéisme donc, celui qui arrive en face, non seulement peut être « beau comme un dieu des champs du ciel », mais il peut être pour de bon un dieu. Les hommes ont des allures de dieux et les dieux viennent naturellement parmi les hommes. Pour tracer ce qu'est ce *cosmos*, ordre et beauté, je me servirai de deux phrases. La première est une phrase du sophiste Gorgias au début de l'*Éloge d'Hélène* :

« Cosmos pour la cité, c'est l'excellence de ses hommes. Pour le corps, c'est la beauté ; pour l'âme, c'est la sagesse ; pour la chose qu'on fait, c'est la valeur ; pour le discours, c'est la vérité. Leur contraire est désordre, *acosmia*. »

Nous voilà dans le monde grec ordonné en cosmos, où tout ensemble est en immanence et en porosité. La seconde est une phrase contemporaine – il m'importe beaucoup de pouvoir faire des sauts et des liens entre l'antique et le contemporain, dans les images comme dans les textes ; une phrase de René Char, inscrite chez moi sous une petite lithographie de Braque, où l'on voit Sisyphe oiseau poussant un rocher nuage :

« Nous ne jalousons pas les dieux, nous ne les servons pas, ne les craignons pas, mais au péril de notre vie nous attestons

10. Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain*.

De la même autrice :

*Si Parménide*, P.U.L.-M.S.H., 1980

*La Décision du sens*, avec Michel Nancy, Vrin, 1989

*Ensaïos sofisticos*, Sao Paulo, Siciliano, 1990

*Grecos, Barbaros, Estrangeiros. A cidade e seus outros*, avec Nicole Loraux et Catherine Peschanski, Rio de Janeiro, Editora 34, 1993

*L'Effet sophistique*, Gallimard, 1995, 2022 avec postface inédite

*Aristote et le logos, Contes de la phénoménologie ordinaire*, PUF, 1997

*Parménide*, Sur la nature ou sur l'étant. *Le grec, langue de l'être ?* Seuil, 1998

*Voir Hélène en toute femme. D'Homère à Lacan*, illustrations de Maurice Matieu, Les Empêcheurs de penser en rond, 2000

*Sous X*, avec Maurice Matieu, Actes Sud, 2003

*Google-moi, la deuxième mission de l'Amérique*, Albin Michel, 2007

*Avec le plus petit et le plus inapparent des corps*, Fayard, 2007

*Il n'y a pas de rapport sexuel. Deux leçons sur « L'Étourdit » de Lacan*, avec Alain Badiou, Fayard, 2010

*Heidegger, le nazisme, les femmes, la philosophie*, avec Alain Badiou, Fayard, 2010

*Jacques le sophiste, Lacan, logos et psychanalyse*, Epel, 2012

*Plus d'une langue*, Petites conférences, Bayard, 2012

*La Nostalgie, Quand donc est-on chez soi ? Ulysse, Enée, Aréni*, Autrement, 2013

*Sophistical Practise. Toward a consistent relativism*, Fordham University Press, 2014

*L'Archipel des idées de Barbara Cassin*, Éditions de la maison des sciences de l'homme, 2014

*Après Babel, traduire*, dir., Actes Sud Mucem, 2016

*Éloge de la traduction. Compliquer l'universel*, Fayard, 2016

*Les Routes de la traduction. Babel à Genève*, en collaboration avec N. Ducimetière, Gallimard / Fondation Martin Bodmer, 2017

*Quand dire, c'est vraiment faire*, Fayard, 2018

*Homme, femme, philosophie*, avec Alain Badiou, Fayard, 2019

*Vocabulaire européen des Philosophies, Dictionnaire des intraduisibles*, dir., Seuil / Le Robert, 2004, 2<sup>e</sup> ed. augmentée 2019

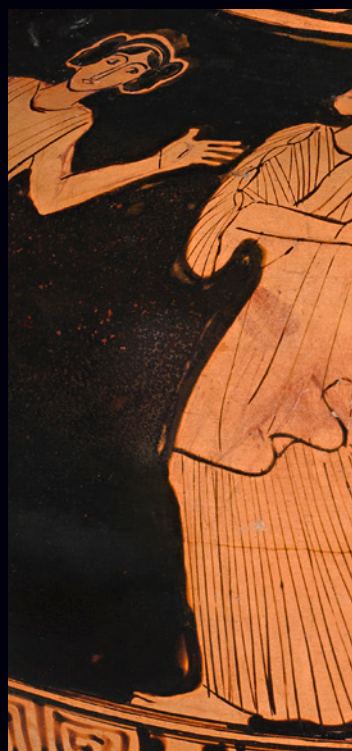
*Le bonheur, sa dent douce à la mort*, Fayard, 2020

*Les Maisons de la sagesse - Traduire, une nouvelle aventure*, avec Danièle Wozny, Bayard, 2021

*Ce que peuvent les mots. Philosophistiser*, Bouquins, 2022

*Objets migrants. Trésors sous influence*, en collaboration avec M. Garsson et M. Moliner, Liénart / Musées de Marseille, 2022

*Le Livre d'une langue*, Éditions du patrimoine, 2023



Ulysse aux mille tours est un héros contemporain, naufragé et inventif, nostalgique d'un ailleurs et nostalgique de chez lui. C'est un héros grec, bien sûr, qui choisit d'être mortel, d'avoir un nom, d'être un soi-même racontable, d'inventer un discours qui gagne, et d'être reconnu. Les mots de l'*Odyssée* sont mis devant nos yeux par les vases qui écrivent

au Louvre, galerie Campana, un roman graphique. Nous comprenons alors ce qu'est un monde païen, et comment Homère, la Bible ou la science ne nous tyrannisent pas de la même manière. Au terme de ces conférences de la Chaire du Louvre, j'ai cru voir comment nous étions grecs.

B. C.

Prix France : 34,90 €

ISBN : 978-2-0804-6241-1



9 782080 462411

